

## LA BÊTE QUI N'EXISTE PAS

**J**E ne sais pourquoi, l'animal qui frappa le plus violemment l'édifice beaucoup trop élevé de mon imagination d'enfant fut l'hôte des forêts — et des légendes — de mes Vosges natales ; soit donc cet animal hypothétique que d'aucuns orthographient *Darou*, *Dahrou* ou même *Dahut*. Je ne connais pas la « bonne » orthographe, si tant est qu'il y en ait une susceptible de satisfaire la masse confuse de ces Tartarins vosgiens qui, à l'imitation du héros de Daudet, se plaisent à voir des animaux fantastiques là où il n'y a rien que de très naturel.

Je l'avoue, peut-être à ma grande honte, sans doute à votre grand amusement, j'ai fait partie de ces doux illuminés, poètes sylvestres ou baroudeurs champêtres, mais toujours inoffensifs, du moins pour la bête qu'ils chassent. Alors, dans cette histoire que je vais maintenant vous conter, j'essaierai de faire rugir les sceptiques et rêver les crédules — tout en taisant les noms de lieux car le... disons *Darou* par souci de facilité, le *Darou* donc n'aimerait pas que l'on découvrit sa tanière.



Je poussais la porte de la cahute de bûcheron, retrouvant avec plaisir les doux frissons que l'inévitable grincement des gonds suscitait dans mon échine. Re-grincement monotone dès la fermeture du battant. Puis, regard circulaire s'arrêtant soudain sur la silhouette assise sur un tabouret bas. Enfin, deux brefs saluts échangés. Ainsi se déroulaient toutes mes entrées dans la cabane du père Viaud.

Le père Viaud ne paraissait pas son âge vénérable, tant physiquement qu'intellectuellement. C'était un homme que l'on eût dit taillé dans un chêne, pour la carrure. Ses joues imberbes se couvraient d'un réseau de rides très fines, comme si des joncs avaient jadis fustigé son visage. Ses yeux d'un gris délavé s'harmonisaient avec le ciel de la mi-octobre. Quant aux vêtements, on ne lui en avait jamais vu d'autres que ce vieux bonnet de laine noire, cette blouse gris terne serrée à la taille par un ceinturon de cuir brut, ces pantalons autrefois bleus et ces gros godillots de marche, fleurant bon la fougère et l'humus d'automne.

Il me regardait d'un œil à l'éclat lassé, la lippe désabusée, ses gros avant-bras posés sur les genoux et les mains pendant lamentablement... Mais, dès que je lui disais :

— Alors, père Viaud, on y va, au *Darou* ?

Alors, je n'étais pas loin de me prendre pour l'enchanteur Merlin : sous l'effet de ma phrase, les yeux jetaient une lueur ardente, les lèvres laissaient jouer un sourire ravi, les grosses mains de bûcheron s'animaient dans une frénésie presque épileptique ! Telle était toujours la réaction provoquée par mon coup de baguette magique : le vieil homme se levait d'un bond, semblant éclater de joie tel le bois gonflé au feu de la Saint-Jean. Sans même prononcer un mot, il prenait son vieux fusil à canons jumelés, passait à son épaule la vieille musette contenant le casse-dalle et me poussait en avant. Nous franchissions ensemble la porte, toujours criarde comme une vieille acariâtre.



Mes jeudis — avant de devenir des mercredis — étaient enchantés par ces grandes randonnées à travers bois. Le père Viaud y soutenait un rythme fort bénéfique pour mes jambes de dix ans, car elles voyaient leurs muscles se tonifier. Mes parents faisaient confiance à ce vieil homme qui, s'il lui arrivait d'être un peu hâbleur, constituait néanmoins un chaperon sûr. J'ai dit « hâbleur » parce que le bonhomme affirmait avoir abattu lui-même à coups de poignard un verrat sauvage, dont la hure redoutable ornait l'un des murs de la cahute. J'étais le seul, parmi tous les habitants de la région, à le croire capable d'un tel exploit.

Bref, nous formions tous les deux une fameuse équipe de chasse : lui, le tueur de sangliers et moi, qui n'avait jusqu'alors occis que... deux souris, vraisemblablement animées ce jour-là de tendances suicidaires... Ah ! le Darou, si rusé et dangereux qu'il fût, n'avait qu'à bien se tenir !

Ce Darou, nous le traquions partout : halliers et guérets, labourages et pâturages... Certains pourraient nous gratifier de commentaires fielleux et désabusés, pour dire que nous avons trouvé l'occasion idéale de fuir les lieux habités afin de communier en paix avec la nature. Qu'ils ferment leurs clapets ! Si, bien entendu, nous apprécions la sérénité sylvestre et campagnarde, nous cherchions vraiment ce diable de Darou.

**Lisez la suite dans *Contes et légendes des Vosges*  
(à commander sur le site [www.publibook.com](http://www.publibook.com) )**